



ISSN 1958-5160

ISSN en ligne 2260-5029

L'écriture féminine de L'Histoire dans *Au commencement était la mer* de Maïssa Bey

Imene Hazourli

Université Badji Mokhtar, Annaba, Algérie

mimimene23@yahoo.fr

Samira Souilah

Université Badji, Mokhtar, Annaba, Algérie

samira_univ23@yahoo.com

Reçu le 10-03-2021 / Évalué le 03-05-2021 / Accepté le 04-07-2021

Résumé

La littérature féminine algérienne occupe une place importante dans le monde de l'écriture en Algérie et à l'étranger. Nous avons choisi de travailler sur le texte *Au Commencement était la mer* de Maïssa Bey. Cette écrivaine s'est distinguée par une écriture audacieuse et poétique. Dans son premier roman écrit en 1996, elle rapporte les paroles d'une héroïne sans défense, luttant pour sa liberté et le droit d'existence. Ce texte traite essentiellement de la condition féminine, mais aussi des problèmes sociopolitiques de l'Algérie dans les années quatre-vingt-dix, rapportant des faits historiques de la décennie noire qui se caractérise par la violence et la barbarie.

Mots-clés : écriture féminine, Histoire de l'Algérie, mémoire, violence, engagement

كتابة المرأة للتاريخ في "البداية كان البحر" بقلم ميسا بای

ملخص

يحتل الأدب النسائي الجزائري مكانة مهمة في عالم الكتابة في الجزائر وخارجها. اخترنا أن نعالج رواية البداية في بحر الكاتبة ميسا بای. تنخرط في عالم الأدب بالكتابة الجريئة والشاعرية، وفي روايتها الأولى التي كتبت في عام 1996، تحدثت عن كلام بطلة أعزل، تقاثل من أجل حريتها وحقها في الوجود. يناقش عدة موضوعات حول وضع المرأة والمشاكل الاجتماعية والسياسية للجزائر في التسعينات. الرواية جزء من منطلق كتابة التاريخ، فهي تتميز بالعنف والشهادة.

الكلمات الرئيسية

كتابة المرأة، تاريخ الجزائر، الذاكرة، العنف، الالتزام

The female writing of History in the "beginning was the sea" of Maïssa Bey

Abstract

Algerian women's literature occupies an important place in the world of writing in Algeria and abroad. We chose to question the novel *Au Commencement was the sea* of the writer Maïssa Bey. She is engaged in the world of literature with a bold and poetic writing. In her first novel written in 1996, she reports the words

of a defenseless heroine, fighting for her freedom and the right of existence. He discusses several topics on the status of women and the socio-political problems of Algeria in the nineties. The novel is part of the logic of writing history, it is characterized by violence and testimony.

Keywords: female writing, History of Algeria, memory, violence, commitment

Introduction

La littérature féminine algérienne occupe une place importante dans le monde de l'écriture en Algérie et à l'étranger. L'écrivaine Maïssa Bey est l'un des précurseurs de cette littérature, elle se dresse comme témoin, observatrice et critique, s'élevant contre le silence, les interdits et les injustices sociales. Son écriture est audacieuse, poétique, traitant de thèmes variés mais qui se rapportent toujours à la condition féminine, son univers mystérieux et ses préoccupations spécifiques. Cette écriture féminine s'impose comme un lieu de réflexion sur la condition et la place des femmes dans la société. Mais cet acte lui a permis d'exister, d'être elle-même, de guérir par le pouvoir des mots, des souffrances et des peines. Le rapport de Maïssa Bey à la langue française et aux mots est vital, elle est une source de vie et d'errance. Ce professeur de français, co-fondatrice et présidente d'une association des femmes en Algérie « Paroles et écriture », anime des ateliers d'écriture et de lecture avec une revue pour permettre aux femmes d'écrire et de lire en Français. Elle a réussi à réactiver la culture du livre qui a totalement disparu de l'Algérie.

Dans cet article, nous allons analyser l'écriture de Maïssa Bey sous l'angle des écritures féminines de la violence et son rapport à l'Histoire, puisant dans l'actualité de son pays et de son vécu, afin de préserver la mémoire algérienne de l'oubli et de l'exil. Notre questionnement est le suivant : Comment interroge-t-elle l'Histoire et surtout les moments violents ? Pourquoi dévoile-t-elle cette Histoire ?

Selon Pierre Barbéris, l'histoire-le texte littéraire, peut suppléer l'Histoire-le discours historique pour raconter l'Histoire, à savoir la réalité objective :

Lorsque l'Histoire erre ou nous ment, lorsqu'elle nous donne une image inadéquate ou truquée de l'Histoire, c'est, ce peut être l'histoire qui bouche le trou, qui nous remet en communication avec l'HISTOIRE et, par là même, prépare ou justifie un jour, une nouvelle Histoire, plus exacte, mais qui devra sa naissance à l'émergence d'autres visions du monde, d'autres idéologies, d'autres forces imposant leur interprétation du réel (Barbéris¹, 1980 : 179).

C'est dans cette optique que la démarche de l'écrivaine est pertinente : elle adopte une stratégie du détour face au discours historique unifié et fusionné. La période de crise des années quatre-vingt-dix a entraîné une prise de conscience et une liberté de la parole chez tous les écrivains algériens. À cet égard, Maïssa Bey cherche à interroger l'Histoire officielle de son pays, la mémoire devient alors un lieu de prospection pour remonter aux origines de la violence qui est omniprésente en Algérie. Cependant, l'intérêt de la fiction réside dans le projet de dévoiler et de rendre compte de l'actualité par l'impact de l'imaginaire.

Nous avons choisi, pour notre réflexion, son premier roman *Au commencement était la mer* (1996), afin de cerner l'écriture du réel historique dans un cadre fictionnel.

1. L'écriture féminine de « l'urgence »

1.1. Définition de l'écriture féminine

L'écriture féminine est un champ littéraire spécifique dont le genre façonne la perception de la pensée, la subjectivité et le discours qui s'imposent à la mentalité. Elle s'axe et prend relief par et dans une production littéraire. C'est un vrai lieu de convergence et de métamorphose profonde, souvent discrète, de la mentalité intellectuelle, littéraire, esthétique et sociale. La littérature féminine est en effet, un champ d'écriture commun, une parole collective étouffée, une sorte d'alliance entre des femmes écrivains qui créent des lignes de force et dessinent des finalités communes, sans défaire la liberté de chacune d'entre elles. L'écriture féminine algérienne occupe une place importante dans le monde de l'écriture en Algérie et à l'étranger.

Béatrice Didier souligne à quel point « La société et l'Histoire pèsent sur la création féminine de façon particulièrement lourde » (Didier, 1981 : 40). Selon elle, l'écriture des femmes est singulièrement attachée aux faits sociaux et historiques contre lesquels elles ont souvent lutté pour se faire leur place dans une société dominée par les hommes. Écrire, mais aussi s'imposer dans un monde de lettre à domination masculine, ce fut la bataille de beaucoup d'écrivaines à travers l'histoire quel que soit le contexte. À cet égard, l'acte d'écrire a permis à Maïssa Bey d'exister, de dire les maux. Elle révèle :

Écrire pour ne pas sombrer, écrire aussi et surtout contre la violence du silence, contre le silence, contre le danger de l'oubli et de l'indifférence, l'acte est pour moi le seul exutoire, le seul lieu d'entière liberté et surtout la seule façon d'être dans une société où toute parole féminine est subversive, dérangeante

dans la mesure où elle dit la réalité d'un quotidien qui ne conjugue qu'au masculin (Bey, 2006 : 13).

Son écriture est une voie qui dévoile les tabous de la société où l'homme n'est pas admis dans son monde d'expression libre. Elle se dresse comme témoin, observatrice et critique, s'élevant contre le silence, les interdits et les injustices sociales.

1.2. La parole féminine des années quatre-vingt-dix

Dans les années 1990, la parole féminine est inscrite dans l'écriture de « L'urgence » : écrire pour dénoncer le terrorisme. Elle se caractérise par la violence et le témoignage. Les écrivaines algériennes rédigent des romans, des récits de vie, des autobiographies, etc. qui ont pour sujet la crise algérienne et la situation difficile des femmes.

(...) elles n'ont pas seulement l'intention de décrire la société algérienne objectivement et, en particulier, la violence qui l'a marquée jusqu'à aujourd'hui, mais aussi de donner au lecteur une impression plus réaliste des femmes qui sont souvent enfermées, voilées, opprimées, exposées à des formes différentes de violence comme par exemple, égorgement, viol, avortement, emprisonnement carcéral (Bey, 2006 : 15).

L'écrivain est devenu un médiateur du vécu du peuple, l'écriture se manifeste comme une raison d'exister face au désenchantement du quotidien ou plus fortement comme une mémoire. Or le rapport des femmes à l'écriture est plus spécifique, émotionnelle partageant les maux vécus par les femmes violentées lors de la décennie noire.

Maïssa Bey affirme que son écriture est une forme d'exutoire pour toutes les femmes qui n'ont pas droit aux tribunes publiques. Nous avons affaire à une forme d'engagement contre tous les silences :

Aujourd'hui, écrire, parler, dire simplement ce que nous vivons n'est plus une condition nécessaire et suffisante pour être menacée (...) combien d'hommes, de femmes et d'enfants continuent d'être massacrés dans des conditions horribles alors qu'ils se pensaient à l'abri, n'ayant jamais songé à déclarer publiquement leur rejet de l'intégrisme ? Il est certain qu'en écrivant, en rompant le silence, en essayant de braver la teneur érigée en système. Je me place au premier rang dans la catégorie des personnes à éliminer. Pour moi, pour toute ma famille, j'essaie de préserver mon anonymat dans la ville où j'habite (Bey, 1998 : 26).

C'est une conteuse des temps modernes. Elle écrit aussi dans l'urgence des romans de femmes d'aujourd'hui rattrapées par les drames de l'histoire. Pour elle, l'écriture est un besoin, une survie après de longues années de silence. C'est l'obligation de dire et de témoigner. En lisant ses romans, on ressent beaucoup de violence, partout active, violence symbolique et violence concrète. Elle laisse un goût amer de saccage des êtres. Par la mise en scène fictionnelle, elle impose la force de dénonciation.

2. Violence et témoignage de la tragédie algérienne

2.1. *Nadia* témoin de l'Histoire

Dans son premier roman *Au commencement était la mer* écrit, M. Bey rapporte les paroles d'une héroïne sans défense, luttant pour sa liberté et le droit d'existence : « Je me tue pour affirmer mon insubordination en nouvelle terrible liberté » (Bey, 1996 :50).

Le personnage de Nadia est à l'image de ce qu'était la réalité algérienne en 1996. C'est un tragique symbole de la femme dont l'histoire commence au bord de la mer, un jour d'été et se termine par sa mort. Nadia est un personnage mélancolique, ambigu, témoin et observateur à la fois. Elle vit une opposition entre son moi intérieur et son être social. Elle est donc oxymore, s'interrogeant sur sa vie et sur le monde qui l'entoure.

Ce personnage référentiel renvoie à une réalité extra textuelle, puisque l'écrivaine interpelle la réalité dans le texte comme une parole solitaire, une voix intérieure (monologue). Cette voix est le moyen d'expression privilégié d'une culture fondée sur l'oralité et constitue l'essence même de la transmission de la mémoire féminine séquestrée dans les maisons. Cette oralité présente un large registre de la parole féminine : enfance, nostalgie... La fonction de la narratrice héroïne est de distribuer la parole dans le texte :

Nadia est assise au milieu des femmes, ses tantes, ses cousines. Elle ne pleure pas, les mots, les questions qu'on lui pose traversent son désespoir aride. La mort, encore, toujours, où qu'elle aille. Et toutes ces questions ! Insatiable curiosité de ces femmes enfermées dans un espace où elles se repaissent de la vie des autres. Leur mémoire aussi. Leur mémoire infallible restituée pour elle un passé inutile à présent » (Bey, 1996 : 88).

Sa parole est un monologue dans le noir, elle ne peut pas parler de tout ce qui lui arrive. Il faut se cacher. Chez elle, l'amour est un tabou. Nadia s'affranchit par les mots, les jeux du silence et des traumatismes que subissent les femmes de

génération en génération. Dans ce contexte cruel, elle est la porte-parole de cette communauté des femmes opprimées :

Délit que de parler librement, de marcher, de s'asseoir aux côtés d'un homme qui vous est étranger même si celui-ci n'est qu'un enfant (...) délit d'aimer et surtout de le dire, de le faire, de le chanter ou de l'écrire ! Délits de penser, de rêver, d'espérer un autre monde où les bonheurs les plus simples seraient possibles (...) délit d'être femme enfin d'éclabousser par sa seule présence, sa seule existence, la pureté terrifiante du monde qu'ils veulent bâtir sur des ruines fumantes (1996 :79).

Maïssa Bey tente une appropriation du mythe. Elle lui donne une autre forme et elle l'adapte à notre société, dans l'espace et le temps de la narration. Nadia, est comme Antigone. En lisant son histoire, elle prend conscience qu'elle partage avec cette femme mythique le même désir de liberté :

Et quand elle découvre au hasard de ses lectures pourquoi justement maintenant. Crieée par une autre au nom étranger d'Antigone (...) la même souffrance exacerbée à l'idée de dire oui à tout ce qui n'est pas juste, à tout ce qui n'est pas vrai, elle pleure enfin, délivrée de n'être plus seule (...) elle a les mêmes mots qu'elle n'a jamais pu dire, le même désir éperdu de beauté et de liberté, le même refus des mensonges et des compromissions (1996 :39).

Nadia s'engage par conséquent dans une lutte de plus en plus violente et dangereuse pour gagner sa liberté. Elle prend conscience de sa vraie voix en refusant les injustices des hommes. Ainsi, elle décide de prendre le même chemin qu'Antigone, héroïne grecque qui était la gardienne de sa famille contre la raison d'État. Elle défendait les devoirs sacrés de sa famille et des morts. Elle a enfreint l'ordre royal et la loi divine. Pour sa désobéissance, elle vivra une courte vie faite de malheur, d'errance et de chagrin. Antigone sera jugée et condamnée à être enterrée vivante.

Nadia aura le même parcours, elle s'opposera aux lois et aux traditions de la société et à la fin, elle aussi sera condamnée à mourir. Le lien établi entre les deux époques et les deux mondes structurent fortement le récit. Maïssa Bey emporte le lecteur dans l'imaginaire de la parole féminine. Nadia, comme Antigone, sera la porte-parole de la communauté féminine.

Nous pouvons remarquer que les passages du roman sont une mise à nu de la situation algérienne des années noires, mais cette réalité est campée derrière la fiction.

Elle décrit cet état de menace dans laquelle vivaient toutes les femmes : « Délit que de sortir sans voile et de s'offrir ainsi à la convoitise d'hommes faibles et

vulnérable (...). Délit d'être femme. » (Bey, 1996 :61). Cet énoncé comporte une contradiction des femmes faibles soumises par peur à des hommes faibles et vulnérables devant leurs désirs. Cette image critique peint une réalité sociale de la décennie noire où peur et violence se côtoient.

Elle décrit aussi d'autres scènes de violence faites aux corps des femmes, premières victimes du terrorisme. Elles sont enfermées, violées et tuées mais aussi kidnappées par les intégristes. Dans une société où règnent la violence et la folie, le viol des femmes apparaît comme le symbole de la barbarie et de la perte du sens. Nadia protagoniste est victime d'une autre violence, elle va être l'une de ces femmes qui donnent la mort avant de donner la vie. Elle avorte, pour elle, c'est un acte de survie, rien de plus :

Des centaines, des milliers de femmes ont été écartelées avant elle. Fouillées par des mains plus ou moins expertes (...) toutes ont subi cette intrusion dans leur intimité, au plus profond de leur chair. Elles racontent, elles en parlent avec des mots tranchants, douloureux, qu'elle n'a pas oubliés. Elles parlent de « charcutage», d'aiguilles à tricoter, de faiseuses d'anges (1996 : 20).

Nadia subira le même sort que ses femmes : elle va voir le sang couler à flots de son corps. Elle connaîtra l'angoisse et la peur : « Nadia n'est plus qu'un tas de chair tremblante qui se liquide de honte et d'humiliation (...) elle sent dans son ventre un objet dur, froid qui la fouille sans répit. Violentée. Violée par un spéculum » (1996 : 26).

L'écrivaine décrit l'horreur avec des mots qui bouleversent les âmes. Elle choisit des mots violents qui choquent le lecteur. En lisant le texte, celui-ci est plongé dans un monde de l'horreur et du sang. De page en page, elle décrit parfaitement l'angoisse et la peur du personnage :

C'est donc ça un enfantement ? (...). Ces flots de sang, qui s'écoulent d'elle. Rouge et noir. Assise sur siège, elle se vide lentement de cette vie qui l'a un jour habitée. La vie ça ? Non, plutôt la mort (...) C'est un film ? Un livre ? Des mots. Pousser ! Pousser hors d'elle (...). Elle enfonce son poing dans sa bouche tandis que des larmes jaillissent, qu'elle ne peut contenir. Affolée, elle se voit en train de crier au secours, aimez-moi, je vais mourir, je suis seule, j'ai mal. (1996 :27).

Ces images témoignent d'une double réalité : un côté romanesque déliant des voix de femmes de la peur et de l'oppression, et un côté historique préservant une réalité de l'oubli.

2.2. L'écriture de l'Histoire dans le roman

L'Histoire, dans ce texte, s'appuie sur la réalité historique de l'Algérie. Elle s'ouvre sur les années quatre-vingt-dix et ses principaux événements politiques, historiques et sociaux. *Au Commencement était la mer* relate l'Histoire et la mémoire de l'Algérie. Paul Ricœur² explique que « ce moment de tension porte une exigence de *véracité* (...). Donc, la volonté de rendre visible et audible la poussée d'un temps profond, que la clameur du drame a éclipsée et réduite au silence » (Ricœur, 1983 : 188).

Maïssa Bey, dans son premier roman, témoigne de la tragédie et se soulève contre l'intégrisme islamiste. Elle lutte pour la condition féminine et la liberté d'expression malgré les menaces omniprésentes à cette époque. Elle déclare :

Lorsque j'ai pensé à éditer mon premier roman, il a semblé évident à tout mon entourage que je ne pouvais le signer de mon vrai nom, que je devais me cacher derrière un pseudonyme, pour plusieurs raisons. La plus importante étant bien entendu liées aux menaces de mort qui à ce moment-là pesaient sur tous ceux qui osaient affirmer par leurs écrits, leurs paroles et leur mode de vie qu'ils n'acceptaient pas les diktats des intégristes (1998 : 32-33).

Il est important de noter que Maïssa Bey a écrit son premier roman sous la menace. Dans les années quatre-vingt-dix, les écrivains et les journalistes étaient les premiers cibles des terroristes. Son pseudonyme l'a protégée et lui a donné une double identité. Elle se justifie : « Pour moi, un pseudonyme ne s'impose pas comme un choix ; c'est plutôt une question de vie. L'époque où je commençais à me faire publier (les années 1990). C'était écrire sous son nom et partir ou choisir l'anonymat et rester. Il n'y avait pas d'alternative, c'était une question de vie et de mort³... ». Cette déclaration montre le combat de l'écrivaine, les risques qu'elle a pris pour dévoiler une réalité sociale focalisée sur la gent féminine.

Dans ce récit, l'héroïne Nadia va témoigner de l'Histoire de son pays, l'Algérie. Elle sera un personnage emblématique, critique et témoin de cette guerre :

Elle voit la guerre et ce n'est pas la guerre, lui dit-on. Elle est là pourtant la guerre, presque au coin de chaque rue. Elle est la guerre et aussi la peur sous les cagoules sombres qui masquent les visages des militaires debout dans le soleil, l'arme braquée sur les passants, en attente. Elle est là dans les sirènes hurlantes qui traversent les bruits de la foule impavide. Elle est dans le cœur, dans le ventre de ses hommes et de ces femmes désarmées qui savent que froidement, patiemment des hommes les guettent, qui décideront de l'heure la plus propice, du lieu le plus propice pour les abattre. Sans un mot. Sans se poser les questions. (...) (1996 :33).

L'écrivaine décrit dans cet extrait l'horreur et la peur du personnage de cette guerre invisible. L'écrivaine rend compte aussi de la gravité de la situation de cette époque malgré le silence des gens qui continuèrent à vivre dans la peur. Elle témoigne dans l'urgence des scènes de violences crues pour que ces événements restent gravés dans la mémoire de chacun de nous. Elle raconte aussi l'inquiétude et le mal du peuple algérien.

Dans la même perspective du témoignage, plusieurs historiens et critiques littéraires se sont interrogés sur la situation algérienne, comme Benjamin Stora qui dans son ouvrage « *la guerre invisible - Algérie années 90* », décrit en détail les secrets les plus profonds de ces années noires :

Et d'abord, comment nommer ces événements qui se déroulent en Algérie ? S'agit-il d'une « guerre classique », « guerre de guérillas » ou encore d'une guerre de civilisation » (...) entre ténèbres de l'obscurantisme et lumières de la raison. San doute, est-elle un peu tout cela à la fois ! (...) Cette guerre se traduit par des actes d'une violence inouïe qui parait défier toute analyse rationnelle de ses origines » (Stora, 2001 :12-13).

L'historien fait un compte rendu des événements historiques de la nouvelle guerre. Sa réflexion se rapproche de l'incertitude que M. Bey a construite dans son texte où personne n'en comprend la raison et peut lui donner un sens logique. Il le confirme par cette déclaration :

Un nombre d'images ont fait le tour de la planète ; telle celle de cette femme qui pleure ses morts après le massacre de Bentalha en 1997 et que les médias ont appelé « la madone algérienne ». Mais pour le reste, rien ou si peu ! La guerre qui se déroule en Algérie est une tragédie à huit clos, une guerre sans images (Stora, 2001 :13).

Il est important de souligner que le contexte socio-historique de l'histoire du roman *Au commencement était la mer* est la décennie noire d'où l'héroïne, témoin et narratrice vivait au milieu d'une violence terroriste et dans une société en pleine guerre civile. Maïssa Bey insère dans son texte des événements historiques réels, ces passages illustrent la réalité du drame comme l'affirme Todorov dans *Les Abus de la mémoire* :

« Tout travail sur le passé, ne consiste jamais seulement à établir des faits, mais aussi à choisir certains d'entre eux comme étant plus saillants et plus significatifs que d'autres » (Todorov, 1995 : 50). Cela semble s'appliquer exactement au roman dont les événements se déroulent à Alger dans les années 1990. Ces énoncés le montrent :

« Et les enfants d’octobre n’ont pas oublié (...) images de corps déchiquetés, de lambeaux de chair accrochés à des poutres de fer et de béton (...). Ce qui reste de l’aéroport international d’Alger après l’attentat à la bombe » (1996 : 71).

C’est dans cette perspective du témoignage et de la dénonciation que s’inscrit le roman. Il rend compte avec vérocité de l’actualité de la société algérienne en cette période de crise.

3. La thématique dans le roman

3. 1. L’image de la mort

La mort est l’un des thèmes essentiels dans le texte. L’héroïne a la mort dans la peau. Elle la poursuit là où elle va, elle est présente autour d’elle comme un fantôme, dans sa maison, dans la rue, dans le bus, dans le marché et même à l’université. Pour concrétiser ce sentiment, l’auteure plonge directement dans le vécu. Elle met en scène les mécanismes de la violence qui décrivent l’univers cruel d’une société déchirée où la mort est omniprésente.

Avec dans les yeux des images insoutenables. Image de corps déchiquetés, de lambeaux de chair accrochés à des poutres de fer de béton. Des images repassées chaque jour (...). Ce qui reste de l’aéroport d’Alger après l’attentat à la bombe quelques kilos d’explosifs dans un sac de voyage, destination l’horreur (1996 :16).

Pour rendre l’impact de l’horreur plus intense afin que le lecteur partage ce summum de la cruauté, la sœur de la narratrice est témoin d’un meurtre :

Fériel est revenue de l’école en larme. Ils ont tué le père de Naima, sa copine, dit-elle, celle qui s’assoit à côté d’elle en classe. Son père écrit dans un journal [...] ils étaient deux. Tout le monde les a vus. Elle les a vus. Dis pourquoi ils tuent les journalistes ? Elle marche dans le couloir (...) Elle a peur, ils tuent tout le monde. La mort a fait irruption dans sa vie. Elle est là tout près. La mort est là, au bout de la cité (1996 :17).

Nous remarquons, dans ce récit, que la violence n’épargne personne, même les enfants sont témoins de l’horreur. L’haleine de la mort taillade à vif la lumière de chaque matin. Maïssa Bey témoigne aussi de cette violence faite aux journalistes. Elle rend hommage aux hommes de lettre victimes de barbarie. Nous constatons également que la violence n’est pas imaginée par l’écrivaine : elle est au contraire présentée sous sa réalité la plus crue. L’angoisse alimentée par la cruauté des scènes gagne tout le récit. La peur est obsédante. La petite sœur de l’héroïne veut comprendre pourquoi les terroristes ont tué le père de sa copine. Nadia explique à sa sœur Feriel qu’il a été assassiné à cause de sa profession :

Il est mort pour avoir eu le courage, l'audace (...) de dire, de décrire pour que les autres sachent la vérité. (1996 :18). Mais elle ne comprend pas Ferial. Il n'a rien fait. Écrire ce n'est pas mal. Écrire ce n'est pas tuer ! Les mots peuvent faire mal à Ferial, par ce qu'ils éclairent, par ce qu'ils dévoilent, parce qu'ils mettent à nu les desseins les plus sombres ...par ce qu'ils disent l'horreur, la barbarie, qu'ils nomment l'innommable ... (1996 :29).

Par cette scène, Maïssa Bey fait allusion à l'assassinat de l'écrivain Tahar Djaout, mettant en exergue le pouvoir des mots et le rôle de l'écrivain. Plusieurs écrivains des années quatre-vingt-dix ont évoqué son meurtre. Le journaliste et écrivain Yasser Benmiloud écrit dans son roman *L'explication* :

Moins d'un an après l'assassinat de Boudiaf tombait le premier journaliste algérien, et non des moindres, en mai 1993, Tahar Djaout, l'un des rares algériens, à cette époque, à avoir été publié et consacré à Paris-Poète, romancier et chroniqueur ardemment républicain fut tué de deux balles dans la tête devant son domicile » (Benmiloud, 1999 :29).

Elle dénonce la barbarie et montre l'importance des mots dans ce monde. Ils sont plus dangereux que les armes, sans eux, soutient-elle, nous serions sourds et aveugles. Le roman décrit et dénonce les mécanismes de l'intégrisme.

3.2. Le chemin de l'intégrisme

L'écrivaine a peint les maux de la femme, mais elle a reproduit le cheminement d'un jeune homme qui, peu à peu, bascule dans le terrorisme religieux. Le récit a pris une autre voie non pas pour excuser et justifier le terrorisme, mais témoigner implicitement d'un dysfonctionnement social qui a donné naissance à cette violence. Le personnage est le frère de Nadia et son meurtrier. La narratrice le décrit ainsi :

Une barbe naissante, clairsemée, s'attarde en ombres duveteux sur les contours de son visage (...) enfermé, enlisé de plus en plus seul, de plus loin (...) enfermé dans la chambre qu'il ne veut plus partager avec son frère. Djamel écoute des cassettes. Étrangers paroles, sans musique, parole de haine et de violence » (1996 :60).

Le personnage de Djamel reflète les intégristes dans la réalité. Par-là, elle dénonce l'ordre nouveau exigé par les intégristes :

Délit de penser, de rêver, d'espérer un autre monde où les bonheurs les plus simples seraient possibles (...) des lois sont édictées chaque jour ou d'ordres nouveaux (...) chaque jour, un fa toi, signée d'un obscur Emir proclamé par des pairs décideurs des croyants (1996 :70).

L'intégrisme est dénoncé par l'écrivaine comme une forme d'aliénation. Pour elle, ils sont « *les fous de dieu* », les semeurs de la mort et la source du malheur dans le pays. La violence n'épargne personne, elle touche même les livres et le savoir. Les intégristes sont contre les intellectuels et l'émancipation.

Tout ce à quoi elle tenait. En lambeaux. Les livres aussi, posés sur la table de chevet, déchiquetés comme par une colère effroyable. Un cyclone est venu tout ravager. Dévaster son île (...) elle referme la porte, ramasse les papiers, les livres, les photos, fait du tout un petit tas au milieu de sa chambre. Elle se dit comme ça, une idée bizarre qui lui vient, qu'il faudrait y jeter une allumette pour achever la tâche commencée. Un autodafé, pour de bon ! (1996 :68).

La société plonge dans la violence et la barbarie non justifiée, les débris des livres sont le symbole de la perte de la conscience. Les intégristes sont devenus des fanatiques qui, au nom de Dieu, font n'importe quoi et à la fin, ils perdent le sens de la raison. Cette dénonciation est au cœur de l'écrit de Maïssa Bey qui prend la responsabilité de conserver et de témoigner d'une réalité historique qui peut être un jour oubliée ou même occultée. À ce titre, elle évoque aussi l'autre guerre où la mémoire d'enfant colonisé raconte l'autre Histoire de l'Algérie.

L'écrivaine compare les deux guerres en montrant que la violence qu'a subie le peuple algérien est toujours la même. Elle a choisi la ville d'Alger comme scène des actes terroristes et du passé colonial. Dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* Paul Ricoeur montre que « l'hallucination est à la mémoire privée, une modalité pathologique de l'incrustation du passé au cœur du présent » (Ricoeur, 2000 :65). Ce passage le confirme :

Ils vont s'arrêter. Non pas ici. Plus loin encore. A Sidi Feredj Pourquoi pas ? Tu connais ? Non, elle ne connaît pas, mais elle imagine. Se récite avec application une leçon d'histoire tant de fois répétée. Juillet dix-huit cent trente : les Français débarquent en Algérie, sur une plage, à quelques kilomètres d'Algérie la conquête d'une terre, d'un peuple qu'ils soumettront par les armes ... La suite ? Elle n'en a retenu que l'essentiel : le refus de se soumettre, le lourd tribut à payer pour avoir le droit d'être. (Bey,1996 :66).

Finalement, après la lecture profonde du roman, nous avons constaté que l'écriture de Maïssa Bey est une sorte de voyage entre les deux langues : l'arabe et le français, elle passe d'un registre à un autre, d'un récit à un autre et d'un style à un autre. Son écriture est spécifique, elle organise son texte en plusieurs paragraphes comme dans une pièce de théâtre. Elle introduit toujours un autre récit d'une autre lecture pour enrichir son roman de poésie et d'harmonie.

Conclusion

Au terme de cet article, nous pouvons constater qu' *Au Commencement était la mer* de Maïssa Bey est un récit de témoignages qui, comme dans les films de guerre, se présente sous la forme d'un long scénario de mort. L'écrivaine ouvre des séquences centrées sur Nadia, sur ce qu'elle entend, voit, perçoit de sa place, avec une écriture teintée de sang et de larmes. Enfin, le roman décrit parfaitement le contexte horrible où vit Nadia, avec ses peurs, ses angoisses et la violence qui l'entoure. Elle est victime des temps durs de son époque. Elle lutte pour vivre malgré les menaces de mort. Elle veut continuer d'espérer, d'aimer la vie mais la mort va l'atteindre elle aussi, elle sera lapidée par son frère terroriste. Elle témoigne de l'horreur et de la violence vécue par les Algériens en 1990. L'écrivaine inscrit des événements réels dans un cadre de brutalité et de violence pour mieux créer les différents drames qui touchent son pays. Elle emploie dans sa création une nouvelle stratégie d'écriture de l'Histoire et une thématique pathétique qui récréent sur l'image et la fiction. Ce roman est un documentaire écrit. L'actualité est à jour dans le texte. Les intégristes sont présents partout dans le roman, l'Algérie serait malade, à cause de ses propres enfants. Pons écrit dans ce sens : « Les romans noirs nous montrent, dans leurs fictions violentes, un univers « connu » qui est celui de notre vie quotidienne mais aussi celui dont les médias s'épuisent à nous présenter les aspects disparates ou à nous proposer des analyses de circonstances. » (Pons, 1997 :12).

Dans chacun des romans de Maïssa Bey s'affirme l'idée qu'il faut vivre sa liberté envers et contre tous. Ce roman est classé parmi les romans noirs de la littérature algérienne parce qu'il témoigne de la tragédie des années quatre-vingt-dix.

Bibliographie

- Barbérís, P. 1980. *Le prince et le marchand*. Paris : Fayard.
- Belloula, N. 2006. *Les belles algériennes, Confidences d'écrivaines*. Edition, Médéa-Plus.
- Benmiloud, Y. 1999. *L'écriture féminine de L'Histoire dans Au commencement était la mer de Maïssa Bey'explication*. Paris : Jean-Claude Lattès.
- Didier, B.1981. *L'écriture-femme*. Paris : PUF.
- Bey, M.1996. *Au commencement était la mer*. Alger : Édition, Marsa.
- Bey, M.1998. *Contre le silence*. Paris : Edition de l'Aube.
- Mokhtari, R. 2006. *Le nouveau souffle du roman algérien*, essai sur la littérature des années 2000. Alger : Chihab éditions.
- Pons, J. 1997. « Le roman noir, littérature du réel ». *Les temps Modernes*, n° 595, Juillet 1997, p.12.
- Ricœur, P. 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil

Ricoeur, P.1983. *L'intrigue et le récit historique*. Paris : Seuil.

Stora, B. 2001. *La guerre invisible-Algérie années 90*. Ed Presses de Sciences Po (7MARS), Coll. La bibliothèque du citoyen.

Todorov, T.1995. *Les abus de la mémoire*. Paris : Arléa.

Notes

1. Cité par Chaulet Achour. C. 2013. « Écritures littéraires algériennes et Histoire (1954-2012). Esquisse d'un panorama. » Colloque international « Littératures en langue française : Histoire, Mythes et Création » - Université Paris-Est Créteil - 21 et 22 novembre 2013, Prs. Papa S. Diop et Alain Vuillemin, p. 2.

<http://www.christianeachour.net/images/data/telechargements/2014/A271.pdf> [consulté le 01 mars 2021].

2. Cité par Smati, M. 2018. « L'engagement mis en question : *Le dernier été de la raison* de Tahar Djaout », p. 45. Mémoire de Master en langues et lettres françaises et romanes, Université Catholique de Louvain. https://dial.uclouvain.be/memoire/ucl/en/object/thesis%3A14028/datastream/PDF_01/view [consulté le 01 mars 2021].

3. *Mon écriture est un engagement contre tous les silences*, N.B, <https://www.liberte-algerie.com/actualite/mon-ecriture-est-un-engagement-contre-tous-les-silences-17758> [consulté le 10 septembre 2020].